



FRANCESCO CLEMENTE. INDIGO ROOM. 1984. PARTIE II. Encre, fusain et teinture sur papier. A d'Offay Gallery, Londres.

## LETTRE OUVERTE A JEAN HUBERT MARCOPOLO

*Commissaire de l'exposition Les Magiciens de l'Atterrant  
Fondateur du Club des Conservateurs Explorateurs*

Que n'en n'avait-on attendu, de votre exposition, dès que la rumeur puis la presse, il y a quatre ans, en eurent annoncé le projet, le titre et les intentions initiales ! Vous savez combien d'imaginations se sont enflammées sous l'éclat du propos. Et il y avait de quoi... Partir explorer les plus sombres et reculés recoins du *Musée Imaginaire*, aller débusquer des oeuvres secrètes, inconnues parce que trop fortes, pas assez vues parce qu'incarnant trop d'Invisible. Puis rassembler ces voyants émerveilleurs de tous les antipodes, nous les révéler et les convier à un entretien immense avec ceux des artistes d'occident dont la magie imprègne le travail silencieux... Comme tout cela paraissait excitant, important et urgent ! Hélas, même si elle passait dans le ciel de cette époque, il ne convenait pas de tirer des plans sur la comète, ni de nourrir trop d'illusions.

GÉRARD BARRIÈRE

Parvinrent d'abord des bruits. Troublants, puis de plus en plus inquiétants à mesure que passaient les mois. On apprenait d'étranges refus, à l'égard d'artistes dont on eut pourtant juré qu'ils travaillaient au centre même du propos, tel qu'on l'avait cru comprendre. Ce ne devint vraiment alarmant qu'avec l'annonce de la sélection de Daniel Buren. Lui ? On n'avait pourtant jamais entendu dire que les tapis volants dûssent être taillés dans de la toile à chaise-longue... Dès lors il fallut bien s'entraîner à la désillusion et, après avoir rêvé le meilleur, patiemment se rééduquer à redouter le pire. Et ce fut le pire !

Mardi 16 mai, 16 h 55. Jour du vernissage. En attendant de pouvoir pénétrer, certains trompent leur attente en s'interrogeant sur l'identité de cet individu dont le portrait géant orne la façade du Centre Pompidou. Serait-ce là un magi-

icien ? L'air discrètement niais du personnage dissuade vite de conserver l'hypothèse. Renseignement pris, il s'agit du portrait d'un anonyme, tellement anonyme qu'il ne sait même pas qu'il est désormais célèbre et jouit du privilège d'avoir été transformé en oeuvre d'art, c'est-à-dire en objet de perplexité, par un certain Braco Dimitrijevic. Lequel serait sans doute demeuré lui-même tout aussi anonyme, s'il n'avait vampirisé son anonyme modèle. Acte magique, assurément. Pourquoi me reviennent-ils à ce moment, ces mots qu'écrivit Malraux voici plus de dix ans : « *Le Musée Imaginaire* ferme à cinq heures. Il est 4 h 30. » Maintenant il est bien cinq heures. *Le Musée Imaginaire* vient de fermer ses portes, l'exposition *Les Magiciens de la Terre* ouvre les siennes.

Et elle les ouvre sur une étrange inter-

rogation : « Qui sont les magiciens de la Terre ? » suivie des plus curieuses suggestions de réponses : « Les médecins ? Les plombiers ? Les hommes politiques ? Les putes ? Les dealers ? etc. » On était venu pour être renseigné, pas pour être sondé. On était surtout venu pour être émerveillé, étonné, et l'on pénètre en la plus chaotique des expositions, bazar sans surprise ni mystère, bizarre hybride de la Fiac, du Salon du tourisme, des défuntes Expositions Coloniales et d'un Disneyland à prétentions intellectuelles. On y aura bien vu un peu de terre et même quelques belles pièces, mais de magie, il serait étonnant que beaucoup en trouvent en ce fratras.

Le dossier de presse, déjà, avait mis la puce à l'oreille avec des délices de cet ordre : « L'éventail des créateurs choisis s'étend de l'artiste ayant étudié dans une école d'art occidentale à celui qui n'a jamais vu un blanc ». On remarquera au passage l'étendue de l'évolution. Tout en haut, « l'école occidentale ». Tout en bas, le sauvage qui n'a

même pas eu, le pauvre, la chance de nous connaître. C'est dire s'il est attardé et l'on ne voit pas, en effet, quel meilleur degré zéro trouver pour graduer, partant de lui, cette échelle de Richter de la culture humaine qui culmine à nos écoles d'art. Mais, au fait, comment donc est-il là s'il n'a jamais vu un blanc ?

Les commissaires de l'exposition auraient-ils connu la rare, émouvante chance d'un « first contact » ? Se sont-ils engagés, par forêts vierges ou déserts ardents, jusqu'à ces trop rarissimes et minuscules taches blanches, ultimes terres inconnues que promettent encore quelques cartes très détaillées. Et d'où vient-il que des conservateurs en arrivent à briguer ainsi un siège à l'honorable Société des Explorateurs Français ? Serait-ce jalousie envers la célébrité américaine du Commandant Cousteau et désir de lui damer le pion sur son propre terrain ? Ou le monde le l'art ne leur serait-il plus une suffisante jungle ?

Et qu'ont-ils donc trouvé, nos vaillants

découvreurs ? De quelle révélation, de quel jamais vu nous font-ils présent ? Réponse : rien ! Rien qui ne soit vu quotidiennement par les innombrables troupes qui, dans la surenchère des *tours operators*, envahissent et dévastent les méandres du Sépik, les plateaux himalayens ou les désolations de l'Arctique. Rien qui n'ait été déjà exposé à Paris, au moins une fois, et dans les quinze dernières années. Rien qui ne soit assez bien connu, je ne dis pas des spécialistes, mais même du grand public,, plus familier qu'on ne le croit des revues de voyage et de dépaysement. On ne doute guère que ces lointains et nombreux voyages aient pu être agréables aux organisateurs, mais ils en eussent aisément pu s'en économiser les fatigues et nous en épargner la dépense en feuilletant la collection complète de *Géo* ou de *Grands Reportages*. En trois semaines de travail, ils y auraient trouvé le plan et la matière d'une exposition autrement complète et pertinente.

Comment expliquer l'absence quasi-



BOVA DEVI (Inde). NASINIS FEMMES SERPENT. 1980. Pigments naturels et gomme arabique sur papier.

totale de l'Amérique Latine ? Celle des indiens Huichols, par exemple, dont les tableaux, faits de laines collées sur des panneaux de cire, comptent assurément parmi les sommets de tous les arts visionnaires et magiques. Et d'où vient-il qu'il n'y ait rien de l'immense Indonésie dont les îles innombrables et secrètes recèlent des gisements de formes encore très mal connues de nous ? Ainsi, en l'île de Nias, au large de Sumatra, d'incroyables guerriers masqués de corne et de métal élèvent, aujourd'hui encore, dolmens et menhirs ? Magique au plus haut point, leur art, dont rien cependant ne nous est montré ici. L'Afrique devait être de plus grand confort et d'accès plus facile. Rien ne nous est épargné de son kitch le pire, pas même ces figures nigérianes juste assez grossières pour nous révéler en comparaison l'étonnante subtilité des oeuvres de Présence Panchounette. Et chargées d'à-peu-près autant de magie que peuvent l'être les nains de céramiques et autres puits de pneus dont s'ennorgueillissent nos jardins banlieusards. Etait-ce donc, au moins, de la partie occidentale de l'exposition qu'il fallait attendre quelques surprises, au moins ce zeste d'étrangeté qui aurait pu tenir lieu d'une magie absente ? Dans vos déclarations antérieures vous sembliez formel : ce ne serait pas une Documenta bis, une Fiac supplémentaire. Vous promettiez de l'inattendu, sinon de l'inédit. Et l'on ne retrouve, à quelques exceptions près, que les inévitables stars du marché international, les éternels Boltanski, Oldenburg, Alberola, Spoerri, Toroni, On Kawara, tous artistes dont la relation à quelque sacré que ce soit n'est pas des plus évidentes. Je vous ai posé la question de la présence de Buren, dont la nécessité en cette exposition ne paraissait pas s'imposer. « Transformer en or de la toile à matelas, vous ne trouvez pas cela magique, vous ? » Et comme je vous demandais si nous devions nous contenter de cette boutade, la réponse fut affirmative. Mais ce n'était pas une boutade, comme on s'en apercevait à vous lire dans le dossier de presse : « La valeur monétaire acquise par maintes oeuvres dans notre société dont c'est un critère essentiel, prouve bien qu'il s'agit là d'un défi à l'entendement. S'il n'y avait, pour ceux qui les manifestent, de la magie derrière ces pratiques parfois d'importance très matérialiste, comment expliquer ces flambées et ces investissements ». Si l'on vous comprend bien, vous nous dites en somme : Il n'y a là qu'un peu de beurre et de graisse, ça ne vaut rien. Et ça coûte pourtant très cher. Donc Beuys était un

Photo Centre Georges Pompidou, Paris.



LOUISE BOURGEOIS. ARTICULED LAIR, II 6. Acier peint et caoutchouc.

chaman et Buren est un grand sorcier spécialisé en médecines parallèles. C.q.f.d. Ce n'est pas là placer bien haut ses exigences en matière de magie. Ne la confondriez-vous pas avec la plus basse des alchimies ? Sans avoir la cruauté de vous proposer une liste des nombreux artistes d'occident considérablement plus mages ou voyants que cette vieille cohorte des bricoleurs en l'incurable post-modernité, permettez-moi cependant de vous rappeler quelques noms qui paraissent s'imposer davantage ici : Aristide Caillaud, Daniel Estrade, Vaclav Bostik, Main Bisson, Françoise Catalaa, Axel Cassel ou enfin Ouattara. Tous entretiennent avec la magie, l'extase ou le sacré des rapports autrement profonds et aigus qu'Alberola ou Spoerri. Pour ce qui est de Ouattara et de William Sagna, deux artistes africains travaillant en France, on ne comprend d'ailleurs pas très bien le principe qui vous conduisit à les écarter et qui était de refuser tout artiste extra-occidental le moins du monde influencé par l'expression occidentale. Ainsi donc, les artistes de chez nous auraient le droit de s'inspirer des arts de chez eux (ou même de les annexer comme simples

matières premières, comme le fait Spoerri en son petit exercice de blasphème tous azimuts), mais eux se voyaient évacués pour crime d'inauthenticité dès la moindre empreinte d'occident sur leur oeuvre. Etrange dissymétrie de traitement. La très remarquable exposition *Primitivism and twentieth's century art*, il y a quatre ou cinq ans au MOMA, avait exhaustivement, clairement, utilement rendu justice aux innombrables apports des arts extra-européens sur les arts occidentaux de ce siècle. Il ne s'agissait évidemment pas pour vous de la refaire, mais peut-être aurait-on pu plus simplement montrer que le dialogue continue, et à des niveaux sans doute bien plus profonds que par le passé. Cela eût été oeuvre précieuse, utile, émerveillante et magique. Au lieu de cela, nous n'avons qu'une juxtaposition arbitraire et spectaculaire de pièces qui ne communiquent en aucune manière, ne jouent pas dans le même film. L'on craint bien que vous n'ayez cherché qu'à vous faire plaisir avec un exotisme facile, même au risque d'entretenir le plus grand des maux dont souffre l'art d'aujourd'hui dans son rapport avec le public : la confusion. .